

Nousvelles.com

NOUSVELLES
n°12
Juillet 2009



Nouvelles.com est la communauté littéraire des découvreurs de Talent. Communauté littéraire en ligne indépendante, créée par des professionnels passionnés de l'écrit, elle est au service des lecteurs, des auteurs, et des professionnels de l'édition. Elle a pour mission de découvrir, révéler et développer les nouveaux talents littéraires.

INFORMATIONS LÉGALES

© Nouvelles.com est une revue littéraire proposée par Nouvelles.com, communauté de publication en ligne, éditée par © LCM – ProStories.

LCM – ProStories

Société à responsabilité limitée au capital de 10.000 euros

Siège social : 8 Allée des Chaumières - 95390 SAINT PRIX

RCS Pontoise – Siren 501 005 540 – code APE 6209Z

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Sa copie, par quelque procédé que ce soit, photocopie, bande magnétique, microfilm, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Chaque auteur garantit à l'Éditeur que son texte est le résultat de sa propre création et assure qu'il n'est pas de nature à provoquer des actions pour diffamation, plagiat, atteintes aux mœurs, etc...

Cette revue est imprimée en France par © LCM - ProStories.

Directeur de publication : M. Laurent CHENOT

Président du Comité Editorial : Thomas LABAT

Chers amis,

En adéquation avec le débat ayant eu lieu sur le forum et retracé ici, voici un numéro quasi dédié aux femmes ! Même si peu importe, après tout, la proportion sur le site ou ailleurs d’auteures par rapport aux auteurs, une vraie question demeure, artistique celle-ci : le point de vue et le style des unes sont-ils différents de celui des autres ?

A vous de juger en lisant « le Rêve Américain » de la sensible Florence-Isabelle, « La Main du Diable » de KBochard, beau texte d’un écrivain trop rare, « Tenir » de la nouvelle venue Anita Berchenko, et enfin « Ombres Chinoises » de Catherine Robert, qui pose, en dehors de ses qualités propres, la question de l’interprétation d’un texte par ses lecteurs, comme on pourra en juger à travers les commentaires reçus.

Seul digne mâle parmi cette sélection, Joël Michalik, qui enchante (au sens propre !) avec « Un Pont Hors du Temps ».

Notons pour ce mois-ci cette phrase dans le texte de Florence-Isabelle : « *Pourtant, dernièrement, quelque chose avait changé dans l’esprit de Mathilde : elle commençait à haïr la fatalité* ».

C’est tout ce qu’on vous souhaite !

Enfin, tous nos vœux de bonheur à Anouchka qui vient d’épouser son compagnon.

A bientôt pour de nouvelles aventures,

L’équipe de nouvelles.com

SOMMAIRE

Modoku	p. 6
Le Rêve Américain <i>Florence-Isabelle</i>	p. 7
FORUM ! <i>La place des femmes...</i>	p.17
La Main du Diable <i>KBochard</i>	p.25
CHRONIQUE <i>Thomas Labat</i>	p.33
Ombres Chinoises <i>Catherine Robert</i>	p.37
Tenir <i>Anita Berchenko</i>	p.39
Un Pont Hors du Temps <i>Joël Michalik</i>	p.43
A propos de ce recueil	p.50
Solution du Modoku	p.51

MOT DOKU

Cette grille se compose de 9 carrés de 3 par 3 cases appelés régions. Il suffit de compléter celles-ci afin que chaque ligne, chaque colonne et chaque région contienne tous les lettres une seule et unique fois pour laisser apparaître le mot mystère...

		I		V			E	
U			T	I	E			S
			U				T	
								E
		N		L		V		
T		U			S			
	L		E				S	
	R			T				
					V		I	N

Solution en page 51

LE REVE AMERICAIN

Florence-Isabelle

Depuis sa naissance, Mathilde vivait dans un petit village du sud de la France sur les hauteurs de Nice. D'origine modeste, elle ne partait jamais en vacances et ne quittait l'endroit que pour aller à l'école ou se rendre à la plage, à la belle saison. Ses parents tenaient une petite boutique très florissante d'objets-cadeaux. Ils avaient souvent besoin d'elle : dans la famille, on s'entraidait ! Elle venait de passer son bac avec succès. Il lui fallait à présent choisir son avenir, entreprendre les bonnes études qui lui assureraient un travail rémunérateur lorsqu'elle serait diplômée.

Cet été-là, comme chaque année, Mathilde attendait avec impatience l'arrivée de Bobby, "l'Américain". Il habitait à New York mais passait annuellement un mois d'été chez sa grand-mère française dans ce charmant coin perdu. Ils étaient copains, bavardaient beaucoup, riaient souvent sans qu'aucune intimité amoureuse ne soit jamais venue s'immiscer dans leur camaraderie, au grand désespoir de Mathilde. Le jeune homme était beau, bien bâti, visage carré, dents blanches, regard clair et franc. A lui seul, il représentait le prototype de l'Américain dans toute sa splendeur.

Quant à Mathilde, elle ne s'était jamais trouvée jolie : trop ronde, trop petite, cheveux trop raides, trop ternes. Et, surtout, elle regardait la vie à travers de grosses lunettes à double foyer. On voyait à peine ses yeux, pourtant fort beaux. Son regard vert et expressif ne se laissait jamais deviner. Jusqu'alors, elle en avait pris son parti. Les garçons ne la draguaient pas, elle était l'éternelle bonne copine.

Pourtant, dernièrement, quelque chose avait changé dans l'esprit de Mathilde : elle commençait à haïr la fatalité. Elle avait compris que si elle essayait de se mettre en valeur comme la plupart de ses camarades, elle parviendrait peut-être à attirer l'attention de Bobby. Une attention toute particulière, celle qui fait vibrer...

Alors dès le printemps, après avoir entamé un régime, elle avait méché et ondulé ses cheveux. Ensuite, elle s'était fait prescrire des lentilles de contact. Son entourage avait remarqué la transformation; on la félicitait de toutes parts, on s'émerveillait du changement. Le vilain petit canard devenait enfin un beau et majestueux cygne, comme dans le conte, celui qu'elle préférait étant enfant.

Lorsqu'elle put enfin retirer définitivement ses lunettes pour les lentilles rêvées, elle eut du mal à se reconnaître ! Le nouveau physique s'accompagnait d'une philosophie de vie revue et corrigée : il fallait en profiter, s'amuser, aimer. Oui, surtout "aimer", se donner à l'homme de sa vie, son Prince charmant... Elle avait un regard différent, dans tous les sens du terme. Il n'existait plus de barrière entre elle et les autres, juste de fins verres délicatement posés sur ses yeux émeraude.

Ses parents furent d'abord surpris puis contents. Leur fille unique semblait prendre de l'assurance, de la confiance en elle et acquérir enfin tout ce qui l'aiderait à affronter la vie. Pour eux, l'apparence physique n'était pas primordiale, l'intérieur représentait bien plus, mais si cela pouvait l'aider à prendre son envol....

Bobby devait arriver le 14 juillet, sa grand-mère l'avait confirmé à Mathilde. Une belle date... Le village tout entier serait en fête. Comme chaque année, on ressortirait les lampions, les guirlandes, la musique, le chapiteau. L'endroit, certes isolé, abritait un nombre assez élevé de jeunes et même s'ils étudiaient à l'extérieur, ils revenaient régulièrement et n'auraient manqué pour rien au monde la Fête nationale. En outre, pendant l'été, les touristes venaient nombreux, profitant des belles chambres d'hôtes mises à leur disposition.

Mathilde se sentait toute retournée : revoir Bobby, riche d'une nouvelle apparence, d'une séduction toute neuve, cela ressemblait étrangement à un conte de fées.

Elle avait pris soin de renouveler quelque peu sa garde-robe. Désormais, elle s'habillerait en femme !

Le jour "J" arriva enfin. Dès le début de la soirée, tous les jeunes s'étaient donnés rendez-vous au centre du village pour un immense barbecue; celui-ci serait suivi d'un bal puis du célèbre feu d'artifice annuel. La jeune fille avait revêtu une robe courte, blanche, décolletée, mettant en valeur sa belle peau dorée. Tout le monde la regarda lorsqu'elle fit son apparition accompagnée de sa meilleure amie, une très jolie fille qui, ce soir-là, risquait de passer inaperçue. Elle commença à bavarder avec l'un et l'autre quand, soudain, il lui sembla entendre quelque chose de différent : une voix profonde et particulièrement masculine, "the Voice".... Elle se retourna discrètement et distingua, un peu plus loin, la silhouette de son Américain adoré. Sans réfléchir, elle quitta le groupe, s'avança vers la fontaine, là où précisément se tenait Bobby.

- Bonjour, Bobby ! lui lança-t-elle d'une voix enjouée.

Il la regarda fixement, extrêmement surpris. Tout en souriant, il répondit avec un accent charmant et inimitable :

- On se connaît ? Je ne pense pas. Je m'en souviendrais !!

Mathilde rougit de plaisir, lui prit la main et lui murmura son propre prénom. L'explosion d'une bombe n'aurait pas créé plus d'effet ! Le jeune homme semblait stupéfait, pétrifié d'étonnement. Enfin, il parut se réveiller et l'embrassa sur les deux joues, selon l'habitude.

- Oh my God ! Comme tu as changé, que tu es séduisante ! Wonderful !

Ils restèrent ensemble la soirée entière. Mathilde croyait vivre un rêve. Elle ne voyait rien ni personne. Le jeune homme remplissait son univers à lui seul. Ils dansèrent beaucoup. La jeune fille déclina l'invitation de plusieurs connaissances. On aurait pu croire qu'un nouveau couple venait de se former. Ludovic, son meilleur copain, paraissait atterré.

Alors que la fête battait son plein, le jeune Américain emmena sa jolie compagne loin des regards indiscrets ; il l'embrassa

langoureusement tout en caressant avidement le corps ferme et intact qui se serrait contre lui. Mathilde aurait vendu son âme pour qu'il prenne son corps tout entier, immédiatement. Elle aurait tant voulu lui offrir ce cadeau, tout de suite, sans patienter davantage. Attendre quoi, d'ailleurs ? Elle en était éperdument amoureuse, rien n'aurait pu entamer son amour. Or, contre toute attente, Bobby se redressa subitement et, tout en regardant sa montre, déclara qu'il devait rentrer, que sa grand-mère allait s'inquiéter et que de toute façon il devait se lever tôt le lendemain. Il l'embrassa une dernière fois, assez distraitement il faut bien l'avouer, puis partit précipitamment vers le centre du village. Restée seule, Mathilde, quoique légèrement surprise, savoura sa "victoire", encore toute tremblante d'émotion et grisée par cette sensualité nouvelle. Elle n'avait plus du tout envie de rejoindre la foule : elle rentrerait donc chez elle, bien décidée à poursuivre en rêve cette merveilleuse soirée.

Le jour suivant dès son réveil, sa première pensée fut pour l'élue de son coeur. Ils n'avaient rien prévu, n'avaient pas parlé du déroulement de leurs vacances ni de leur vie future mais elle savait qu'ils étaient en "phase"; bien évidemment, ils envisageraient bientôt une vie commune. Elle décida de se lancer dans l'étude des langues et de devenir professeur. Elle obtiendrait son diplôme en France mais ferait tous ses stages dans le pays de Bobby; ils pourraient donc se voir régulièrement jusqu'à l'obtention de son diplôme. Aux Etats-Unis, elle aurait sûrement l'occasion d'exercer ce beau métier qui lui ouvrirait de nombreuses frontières. De multiples pensées se bouscuaient dans son esprit; elle se tissait un avenir nourri d'une multitude de rêves renforcés de manière démesurée par la soirée de la veille. Le contact physique qui s'était produit, quoique court et incomplet, l'avait propulsée dans un nouveau monde : celui de tous les espoirs. Elle se situait à l'aube d'une ère nouvelle. Forte de ses convictions, elle se leva lentement, sans précipitation. Elle prit le temps de s'habiller, de prendre le petit déjeuner et même d'aller saluer ses parents qui travaillaient déjà dans leur boutique.

La jeune fille bavarda longuement avec sa mère. Elles entretenaient des rapports très étroits. Mathilde lui laissa entendre, en toute confiance, qu'elle était amoureuse et que son destin était en train de se jouer. Elle lui avoua qu'il s'agissait de Bobby, qu'elle ne le considérait pas comme une aventure mais vraiment comme "l'homme de sa vie". Sa mère lui conseilla de ne pas s'emballer trop vite, lui demanda de bien réfléchir avant de prendre toute décision et, surtout, de ne pas sous-estimer la difficulté de vivre avec quelqu'un qui provenait d'une culture différente. La jeune fille promit de se montrer mature, de peser le pour et le contre avant de se précipiter dans une vie radicalement différente mais il apparaissait évident que le coeur lui dicterait une autre conduite. La conversation s'acheva en queue de poisson, chacune restant sur ses positions pensant que l'autre avait tort.

Lorsque Mathilde sortit de la boutique, elle se sentit libre et sûre d'elle : rien ne pourrait lui résister, le monde lui appartenait. Elle se dirigea lentement vers la maison de la grand-mère de Bobby, d'un pas nonchalant puisque rien ne pressait. Arrivée sur place, elle respira profondément (tout de même, elle devait bien s'avouer qu'elle ressentait une vive émotion !), sonna et attendit d'un air faussement détaché que la porte ne s'ouvre. La vieille dame arriva presque tout de suite, souriante, tirée à quatre épingles, fidèle à elle-même. Elle parut un peu surprise en apercevant la jeune fille mais se dit ravie de la voir; sa sincérité ne laissait aucun doute.

- Bonjour ma chérie. Tu vas bien ? Comme tu es belle ! A chaque fois un peu plus ! Quel bon vent t'amène ? Tu as besoin de quelque chose ?

- Bonjour Madame Blanche. Oui, tout va bien. Je voulais voir Bobby, nous nous sommes vus hier à la fête, je pensais qu'il m'attendait.

- Tiens, il ne m'a rien dit, c'est curieux. Il est parti ce matin très tôt et m'a prévenue qu'il rentrerait tard. Demain, ce sera "notre" journée : il m'a promis de m'emmener à la plage et de m'offrir des beignets. Tu te rends compte ? Des beignets, à Nice, avec mon petit-fils ! Quel bonheur !

- Oui, Madame Blanche, vous avez beaucoup de chance d'avoir votre Bobby...

Vous lui direz que je suis passée ? Je reviendrai après-demain alors. De toute façon, je reste chez moi. S'il y a un changement de programme ou s'il désire me voir, il sait où j'habite...

Mathilde s'en retourna déçue mais compréhensive : après tout, s'ils devaient passer le reste de leur vie ensemble, son fiancé pouvait bien s'occuper encore un peu de ses copains et de sa grand-mère.

Le surlendemain, la jeune fille dut se faire violence pour ne pas se précipiter dès l'aube chez Madame Blanche. Elle attendit une heure décente et se dirigea à grands pas vers la belle bâtisse où séjournait son bien-aimé. Désormais, son coeur battait à tout rompre. Et si Bobby avait changé d'avis ? Elle n'acceptait pas cette pensée et la chassa de son esprit dès qu'elle s'y présenta.

Cette fois, le bel Américain vint lui ouvrir en personne, souriant, charmeur et charmant, comme d'habitude. Il l'embrassa sur la joue, sensuellement, et lui adressa quelques compliments choisis.

- Darling, si on allait à Cannes ? Bonne-Mamy me prête sa voiture. Ludovic se joindra à nous; je l'ai invité, il est content ! Ok Super Girl ?

Mathilde acquiesça d'un signe de tête. Elle sourit. Cependant, le coeur n'y était plus entièrement. Pourquoi avoir convié Ludovic ? Ce jeune du pays qu'elle connaissait depuis sa plus tendre enfance en bavait pour elle, ce n'était un secret pour personne. Il faisait partie de son décor, sans plus. Comment pourraient-ils parler de leur avenir avec une tierce personne à leurs trousses ? Non, décidément, ça ne lui plaisait pas. Pourtant, soucieuse de paraître flexible et conciliante, elle décida de cacher sa déception.

Ils passèrent la journée à nager, boire, manger, rire et, en somme, à s'amuser sans compter. Ludovic se révéla disert, blagueur, spirituel, donc d'excellente compagnie. Mathilde pensa que c'était

tout de même un "brave gars". Son physique ingrat n'était guère engageant mais il se montrait toujours serviable, gentil et, qualité hautement appréciable vu les circonstances, particulièrement discret. Ce jour-là, il s'éclipa dès que Bobby se montra de plus en plus entreprenant avec la jeune fille. "Je vous attends près de la voiture", leur cria-t-il alors qu'il se trouvait encore à leur portée.

La nuit tombée, Bobby emmena son amie sur la plage, dans un recoin très intime. Il semblait connaître l'endroit. Là, il assouvit son désir avec un subtil mélange de tendresse et de violence mais trop rapidement pour que Mathilde puisse se rendre vraiment compte de la situation. Ils avaient bu beaucoup de vin lors du repas du soir, leur lucidité en souffrait. Tout paraissait nébuleux. La jeune fille aurait à peine pu décrire ce qu'elle avait ressenti.

Pendant le trajet du retour, Mathilde déclara à Bobby qu'il fallait absolument qu'ils se parlent dès que possible. Ludovic s'était assoupi, l'occasion semblait propice pour lancer quelques idées importantes.

- Oui, ma chérie, on parlera ; no stress ! Les Françaises adorent parler, je le sais bien ! Ma grand-mère cause sans arrêt !

Il partit alors dans un grand éclat de rire; ses dents éclatantes se laissaient deviner dans l'obscurité. Mathilde le savait beau, elle imaginait le regard qu'il pouvait avoir à ce moment-là, sans doute un éclat particulier, celui de l'animal repu. Elle murmura qu'elle l'aimait. Il rétorqua que lui, par contre, il l'adorait.

Il la déposa devant chez elle, l'accompagna jusqu'à la porte, en gentleman, puis l'embrassa distraitement. Elle lui demanda quand ils se reverraient. Il ne dit mot.

Ludovic vint à son tour, il l'embrassa également mais en copain, sur les deux joues. Elle ne comprit pas pourquoi ce dernier paraissait embarrassé; il lui prit la main avant de la quitter et lui souffla à l'oreille : "Moi je t'aime sincèrement, tu es ma princesse, depuis toujours ...". Bobby avait déjà rejoint la voiture.

Après une nuit courte et agitée, Mathilde s'éveilla déçue et frustrée : elle avait offert à Bobby ce qu'il désirait, ce qu'elle-même attendait comme une rédemption. Elle aurait voulu ressentir de la part de son amant une ferveur identique. Evidemment, leur histoire d'amour était récente ; elle comprenait qu'il avait besoin d'un peu de temps pour réaliser ce que cela impliquait. Ils étaient différents, voilà tout. Elle se savait déterminée, Bobby avait probablement besoin de prendre du recul. Puis, elle repensa à leur "nuit de noces". C'était donc ça l'amour ? Une étreinte furtive et incomplète, quelques baisers épars laissant place à deux corps étrangers l'un à l'autre reprenant chacun leur route ? Elle s'appliqua immédiatement à éparpiller ces nuages noirs ; elle voulait retrouver le sentiment de béatitude qui la submergeait peu auparavant. Leurs corps devaient s'habituer à un nouvel échange, surtout le sien... Elle savait tant d'autres choses qu'elle avait lues, entendues mais pas encore vécues... Il lui faudrait s'imposer comme une évidence aux yeux de son futur mari, l'étudier, le comprendre, l'apprendre. Elle y arriverait, c'était écrit !

Rassurée par ses réflexions et la conclusion positive qu'elle venait de tirer, elle se rendit chez Madame Blanche, certaine d'y trouver Bobby reposé, amoureux, prêt à assumer son nouveau rôle de fiancé attiré. La vieille dame ne se fit pas attendre, toujours aussi avenante.

- Voici une fois encore la plus belle et la plus gentille du village !
Que puis-je pour toi, mon enfant?

- Je voudrais voir Bobby, Madame Blanche, il doit sûrement m'attendre.

- J'ai bien peur que non ! Il est parti pour l'aéroport de Nice. Il doit y prendre sa fiancée. Il tenait vraiment à me la présenter; ils vont passer une semaine entière ici. J'en suis ravie. Mais mon Bobby ne t'a rien dit ? C'est étrange. Il en est amoureux fou ! Il en a plein la bouche ! Ils se marieront en décembre prochain juste pour les fêtes. Ce sera un beau cadeau de Noël !

A ces mots, le monde s'écroula tout autour de Mathilde : elle aurait voulu disparaître, d'un coup. Elle tourna les talons, muette, et partit en courant sans saluer son interlocutrice. Sa première pensée fut pour ses anciennes lunettes : celles qui la séparaient des autres mais qui la protégeaient aussi en quelque sorte. Elle les avait gardées. Elle toucha ses longs cheveux soyeux, blondis, prêts à être caressés. Elle regarda sa robe vaporeuse d'un air de mépris puis jeta dans un buisson le joli collier de perles fines qu'elle avait reçu de ses parents pour ses 18 ans. "Trop féminin !", lui cria-t-elle. A ce moment précis, elle sut qu'elle ne pourrait - ni ne voudrait - plus jamais échafauder des plans de bonheur : elle allait devenir une handicapée du rêve, semblable à une rescapée de guerre. Vivante, oui, mais après ? Elle désirait tellement mourir !

De retour chez elle, elle s'enferma dans sa chambre, regarda longuement par la fenêtre ouverte. Le soleil brillait dans un ciel sans tache. Un champ de lavande s'étendait au loin, dans une langueur toute estivale. La journée s'annonçait chaude, lente, moite. On chercherait l'ombre, la fraîcheur partout où cela serait possible. Elle irait peut-être se baigner. Ludovic l'accompagnerait certainement...

Vos commentaires :

natty : ★★★★★

Quelle que soit la génération, les affres des premières amours sont indémodables. Chère jeune fille, cette nouvelle est très bien écrite et se lit avec un réel plaisir. Cordialement.

R : Merci Natty pour vos commentaires ! Je suis toujours heureuse quand le lecteur prend du plaisir à lire mes histoires... Après tout, c'est le but ! Amicalement.

ANOUCHKA : ★★★★★

Votre nouvelle se lit bien, on comprend le personnage de la jeune fille et sa naïveté. Je ne crois pas que votre récit tienne lieu de conte. Le rêve du prince charmant ou de la princesse habite beaucoup de jeunes gens abonnés aux émissions de télé-réalité ou de stars à paillettes. En l'occurrence, rien n'est plus cruel que la déception de Mathilde. Pauvre petite fille !

R : Oui, Anouchka, vous avez pleinement raison : le mythe du Prince charmant se retrouve "modernisé" à travers les émissions de télé-réalité et leur façade à paillettes mais cela peut provoquer beaucoup de dégâts. Merci pour vos commentaires !

Yves L. : ★★★★★

Chère Florence-Isabelle, Je n'avais jusqu'alors lu que vos poèmes... Et alors là ! Quel plaisir ! L'un des meilleurs textes que j'ai lus dans cette catégorie littérature jusqu'à présent! Très agréable à lire, on suit tout naturellement Mathilde et ses sentiments dans ce petit village de Provence... Et sur le fond... Je ne partage pas l'avis de Madame Lostangel...(en tout cas pas complètement Lost.... lol) Même s'il y a des différences, les rêves de Princesses existent aussi pour les garçons... Il y a les Bobby qu'ils espèrent peut-être être...(à cet âge et ça nous poursuit après !!....., certes). Mais tant aussi et en réalité de Ludovic... Amitiés, et merci.

R : Cher Yves, c'est moi qui vous remercie pour cette critique si valorisante. Vous illuminez ma journée ! Je suis "soulagée" qu'un homme (et un auteur !) puisse apprécier cette histoire et puisse également s'y retrouver. Nous avons tous nos rêves et nos déceptions qui nous poursuivent, il est vrai. L'important n'est-il pas, justement, de renouveler sans cesse nos rêves déçus ? Amicalement.

FORUM

L'évolution et la place des femmes dans nos sociétés

Le débat lancé avec rigueur par Modou sur la place et l'évolution des femmes dans notre monde a été houleux, contradictoire et par là même instructif. Quelques extraits ici, mais pour en goûter toutes les réactions et toutes les nuances nous vous incitons à aller lire sur le forum, rubrique « Publications ».

Modou :

Qu'est ce qui pousse les êtres humains (hommes et femmes) à changer ?

Quelle nécessité a poussé (et pousse) les femmes à changer?

Je voudrais bien sur ces sujets questionner les nouveaux historiens que sont Braudel et Leroy Ladurie, qui ont réfléchi à une échelle plus vaste que la mienne, sur la courte Histoire de l'Humanité. Il en ressort que les changements n'ont pas été progressifs et constants à travers l'Histoire et qu'ils se sont précipités à certaines époques. Tout le monde s'entend à dire que le Moyen Âge a été une longue période sans grands changements. Quoique : Il y a eu trois grandes époques.

Tantôt l'Humanité s'inscrit dans un mode de vie et des valeurs qu'elle reproduit et transmet de génération en génération, tantôt on constate un bond. Les changements sont-ils poussés par la nécessité ? Nécessité économique ? (et ses corollaires : politiques, climatologiques etc.). L'Histoire, jusqu'à une époque récente a été écrite et représentée par les hommes (avec un petit h. - sexe masculin) : Ce sont eux et exclusivement eux, qui ont parlé au nom de la science et des Arts. Il y a eu de tous temps quelques incursions féminines -

mais assez rares - en politique, littérature, poésie, médecine. Dans le domaine des sciences exactes, des mathématiques et de la philosophie, je ne crois pas. Les femmes n'étaient-elles poussées par aucune nécessité pour prendre le devant de la scène ? Leur situation leur convenait-elle ou les écrasait-elle ?

Pour réfléchir au changement, je préférerais m'appuyer sur des exemples récents que j'ai pu observer moi-même.

En premier lieu, examinons les phénomènes récents d'immigration. J'ai bien connu des HMongs (peuplades d'origine chinoise qui vivaient sur les hauts plateaux du Laos: un mode de vie proche de l'imagerie de nos gaulois.) Les parents de Tchou, qui ont mon âge, vivaient encore au cours des années 1960, de chasse et de pêche et s'abritaient dans des huttes lorsqu'ils ont été poussés à fuir par la guerre (le Pathet Lao). Ils se sont retrouvés dans des camps de réfugiés en Thaïlande, d'où l'espoir de survie était l'émigration vers les Etats-Unis ou la France. C'est donc au cours des années 75 que les parents de Tchou sont arrivés en France, (le reste de la parentèle est parti aux Etats-Unis). En France, ils ont été bien accueillis, (pour des raisons qui nous feraient sortir du sujet). Ils ont été installés dans les Cévennes et le Massif Central où ils ont été formés à l'agriculture. Vingt ans plus tard, (années 90) les parents de Tchou exploitaient d'importants terrains agricoles dans le Gard : cultures vivrières, qu'ils transportaient avec leurs propres camions vers le marché national de Chateaufort, de là elles sont acheminées vers les Halles de Paris. Leurs enfants avaient été à l'école. Tchou devenait notre formateur de dessin, My sa femme, gérait le patrimoine familial. La colonie, très solidaire, avait établi ses propres réseaux, ses magasins chinois, ses systèmes de prêt et aidait les plus jeunes à s'établir. Les parents de Tchou étaient maintenant en

mesure de prendre des congés et d'aller une fois par an aux Etats-Unis rendre visite au reste de la famille.

Pendant ce temps, quel chemin avait fait le français moyen (et plus encore l'occitan moyen, cité par P Vial) dans son petit paradis ? - Pétanque, pastis, belote ?

Les parents de Tchou n'ont pas un QI supérieur au nôtre, ils ont été poussés par la nécessité et ont surmonté. J'ai lu il y a quelques années déjà, qu'en Allemagne, on compte davantage de hauts diplômés chez les turcs- allemands issus de l'immigration que chez les allemands de souche.

Donc, à tort ou à raison j'ai cherché ce qui avait poussé de façon particulièrement efficace, depuis un certain nombre de décennies, la femme (et même celle de l'occitan moyen) à bouger : à vouloir changer. Tout cela est très récent ! Droit de vote des femmes en 1945 (et encore pas partout).

Nécessité économique ? Certes la progression du travail salarié a joué un rôle important à partir des années 60 (et la progression n'a pas fléchi, en dépit du chômage qui a suivi). Diminution des tâches ménagères ? Diminution du nombre d'enfants (accès à la contraception). Aspiration à une vie meilleure ? - Sous quel angle ? Besoin de liberté ? Envie de participer aux décisions, à la vie sociale, à la prise de responsabilités ? Aux sciences, aux Arts ? Et comment tous ces changements ont-ils été vécus ?

Mai 68 : date cruciale de la réelle libération pour les femmes à tous les niveaux et entre autres, la légitimité du droit au travail, l'indépendance financière et la contraception.

Ce qui veut dire qu'à partir de ce moment-là, la femme a le choix d'être libre. Les rôles masculin-féminin sont alors obligés d'évoluer (de gré ou de force) pour trouver un équilibre qui, à mon sens, n'est toujours pas atteint.

Les plus touchés par ce bouleversement sont certainement les enfants de mai 68, génération transitoire entre la vie traditionnelle que l'on connaissait jusque-là et un âge adulte où hommes et femmes ne savent plus où et comment se positionner face à l'Autre.

Anouchka :

Je dirais que les femmes ont pu redresser la tête pendant les deux guerres mondiales, la première ayant privé le pays de tous ses hommes, et la seconde, ayant permis aux femmes d'exercer un métier à la place de ceux et celles qui étaient dans les mouvements de résistance ou dans l'armée.

Pourquoi cette libération des femmes a-t-elle été si tardive et consécutive à l'horreur de la guerre ?

Tout simplement, à mon sens, elles ont investi les usines, les bureaux, les services hospitaliers sans demander de permission, leur maris, oncle, frère et père n'étant pas présents pour dominer la famille. Ce sont elles qui ont veillé sur leurs enfants, qui ont recueilli des orphelins, des réfugiés et qui ont mené bien souvent tout de front, sans se plaindre.

Si l'évolution a été frileuse, je pense qu'il y avait et qu'il y a toujours une forte opposition masculine malgré nos chers anges de nouvelles.com qui nous assurent que nous sommes leurs égales. Messieurs, déguisez-vous en femme et allez chercher du travail. On vous examinera sur toutes les coutures, d'abord le CV, puis le physique puis on vous

demandera si vous êtes stérile (oui !!!!) et si vos règles sont douloureuses (pour l'absentéisme).

Personnellement, dans ma carrière professionnelle, j'ai eu droit à du harcèlement (promotion canapé), des manoeuvres patronales louches avec des sous-entendus (mais oui ne le dites à personne, je vous augmente) et vous recevez en pleine face l'haleine putride d'un obsédé sexuel patenté qui exerce depuis des années des pressions dégoûtantes sur le personnel féminin.

David Skida

Le premier point qui me saute aux yeux, c'est cette notion de libération sexuelle, voulue et obtenue par mes parents (je n'ai que 31 balais)... Je suis sceptique là-dessus... Pour moi, ça a eu surtout pour conséquence une démocratisation du divorce (un mariage sur deux est sabordé à Paris et en Ile de France, un sur trois, je crois, dans le reste de la France).

Je regrette même que le mariage ait perdu son caractère sacré au profit d'une politique industrielle de la chose (sans parler des profits financiers tout court, genre salon du mariage et autres débilites de notre société de consommation à outrance).

Lostangel

Où en sont nos hommes ?

Ils ont perdu la suprématie qu'ils avaient depuis des millénaires (à part quelques cas particuliers comme la loi Salique) et une vraie égalité peut aujourd'hui s'installer entre

hommes et femmes. Même s'il faudra peaufiner les détails pendant encore 50 ou 100 ans (surtout dans certains pays), à l'échelle de l'humanité c'est un grain de sable sur la plage d'Hossegor.

J'envisage l'égalité au travail en tant que compétences, salaires et statuts égaux (dans un cadre général bien sûr. Je n'irais pas demander à une femme d'être bûcheron ni à un homme de passer ses galons de majorette). Dans le privé, comme partage des tâches quotidiennes. Au niveau des engagements personnels, comme deux personnes responsables qui créent un échange à partir d'une envie et d'un respect mutuel.

Ce que je vois surgir depuis une vingtaine d'années, c'est que malgré l'émancipation féminine, les hommes ET les femmes n'ont pas pour autant accordé aux hommes la légitimité de leur identité masculine. Dû aux traditions ancestrales si ancrées dans la conscience collective, on parvient mal à donner aux hommes le droit d'exprimer leur ressenti et ils évoluent toujours dans une société où ils n'ont pas réellement la possibilité de s'exprimer sans provoquer des remarques sur leur sexualité.

Car comme le dit Johnny : " ça ne pleure pas un homme ! "

Mrbd36 :

Avant de m'immiscer dans ce débat, je voudrais reparler de l'aspect historique du sujet. « L'Histoire, jusqu'à une époque récente a été écrite et représentée par les hommes (avec un petit h. - sexe masculin) : Ce sont eux et exclusivement eux, qui ont parlé au nom de la science et des Arts.» De cela, je ne suis pas certain. L'histoire moderne, pas celle

que l'on enseigne à l'école, nous montre qu'en Europe la femme n'a pas toujours été subordonnée à l'homme. Certes, dans le monde gréco-romain, l'homme détenait tous les pouvoirs.

En revanche, on sait maintenant que la civilisation celtique accordait une égalité de fait à la femme, et que cet état a perduré jusqu'au haut Moyen-âge. Voir les historiens romains et les commentaires de César, qui nous montrent les femmes « barbares » aller au combat avec leurs frères. Lire aussi : « Kaamelot, au cœur du Moyen-âge » de Eric Le Nabour, et le cycle des « Dames du Lac » par M Z Bradley .

Ce n'est qu'avec le pouvoir grandissant de l'Eglise que le rôle parfois prééminent de la femme s'est estompé. Cependant, j'en ai un peu assez de lire un peu partout que le moyen-âge fut une période ténébreuse. Il s'agit de propagande héritée de Michelet, qui tendait à démontrer que tout ce qui s'est déroulé avant la Révolution était mauvais. Cette propagande est reprise aujourd'hui pour nous persuader que l'Occident est mauvais, et qu'être européen, c'est mal...La réalité historique est beaucoup plus nuancée. Nos profs nous ont toujours dépeint la femme médiévale attendant en soupirant que son preux ait fini de banqueter avec ses copains, et de trousser des gueuses. Un autre portrait se dégage quand on prend la peine de fouiller un peu. Je ne citerai qu'un auteur à l'appui : Régine Pernoud, que l'on ne peut guère taxer d'anti-féministe. Mais je pourrais parler aussi des nombreuses femmes érudites du Moyen-âge, qui ont été des mécènes et des protectrices pour maints trouvères et troubadours. Je pourrais aussi parler des « Cours d'Amour », menées par des femmes, et où se situait une bonne partie de la vie littéraire de l'époque. Et Pernoud nous décrit assez, dans « La Chambre des Dames » la part qu'ont prise les

femmes dans l'expansion de la bourgeoisie, donc dans l'économie.

Enfin, ne pas oublier non plus la brillante civilisation Viking ! La femme Normande avait toute autorité sur la maisonnée (elle portait toujours à la ceinture les clefs symboliques du domaine). Elle pouvait répudier son mari, et sa liberté sexuelle était aussi grande que celle des femmes d'aujourd'hui. Enfin, sa voix valait celle d'un homme au «Thing» (le parlement, pas la chose).

Ensuite, la position de la femme s'est dégradée progressivement, certainement sous l'influence de l'Eglise, qui voyait en elle qu'un « vase d'iniquité », cause du Pêché Originel. J'ajouterais que la Réforme a empiré les choses, avec sa lecture plus littérale de l'Ancien Testament entaché de machisme oriental. Mais il y a eu George Sand (que je n'aime pas du tout en tant qu'écrivain, mais dont je respecte l'engagement pour les femmes et pour le peuple), les suffragettes...

Ensuite, les deux guerres mondiales, et là Anouchka a tout dit.

Retrouvez le forum sur <http://forum.nouvelles.com>

LA MAIN DU DIABLE

Kbochard

Chris tape rageusement sur le réveil. Elle ouvre un œil, le jette sur la photo de mariage qui luit dans les feux du réveil, regarde ce sourire amoureux qui resplendit sous les lilas du parc. Que ferait-elle sans Jacques ? Combien de fois l'a-t-il soutenu et rassurée dans les moments difficiles ? Combien de fois, avec patience, a-t-il saisi sa main pour la porter à ses lèvres avant qu'elle ne cède définitivement à la tentation de l'amour ? Impossible d'envisager un réveil matin sans cette photo. Lui, il dort encore. Ou peut-être fait-il semblant ? Une main agrippée à la couverture, il respire la sérénité. Il n'est jamais pressé.

Appuyée sur un coude, elle regarde la petite lumière projeter des ombres sur son visage, sur sa main, jouer avec la nuit dans laquelle ils sont plongés tous les deux. Oui, c'est bien ce qu'elle aime chez lui : ses mains de scientifique aux doigts effilés, à la peau blanche et douce. Elle aime aussi tout le reste, cela va de soi. Pourtant, rongée par l'ennui de l'automne, elle a parfois le sentiment que son homme se laisse absorber par une froide existence, régulière et sans surprises.

Elle soupire, soulève doucement le drap, se lève et sort de la chambre, nue et frissonnante.

En sortant de la douche déjà, elle se sent prise dans l'engrenage de la répétition. Le bureau, les collègues, la hiérarchie idiote et puis tous ces dossiers à traiter qui lui sortent par les yeux. Elle roupète en chaussant ses bottes, en tirant sur son manteau. Elle a horreur de l'hiver quand elle doit supporter ses trois pull-overs en permanence. Mais elle a toujours froid et de plus, elle devra renifler cette odeur de mort que lui renvoie la ville dans la toussaint qui flamboie.

L'aube est embuée de lampions, frémit d'humains qui se bousculent sur les trottoirs. Les feux sont interminables. Chris frappe le volant, maugrée après les hésitants. Bref, les matins se suivent et se ressemblent. Les bruits de la ville lui arrivent étouffés dans la Mercedes. Elle s'engage dans le parking souterrain et, bien

sur, elle devra descendre au troisième sous-sol avant de trouver une place.

Quand elle émerge du parking, la froidure la saisit aux joues et son souffle se transforme en vapeur.

« Quand va-t-on revoir le soleil ? »

Le vent humide et glacial s'engouffre par toutes les ouvertures de son manteau. Elle remonte son col, traverse la chaussée de la grande avenue et fait une halte à la boulangerie.

« Tiens, ils ont recruté un vendeur ? C'est rare un vendeur boulanger... Et encore plus rare un vendeur typé... » Il est noir.

Et tandis qu'elle prépare la monnaie pour régler ses brioches aux noix, elle se laisse emporter par des rêveries furtives. Un frisson tiède et parfumé lui parcourt la peau, comme les vagues d'un océan lointain l'enveloppant de douceur.

« Il a des yeux magnifiques ! » se surprend-elle à penser en posant devant lui ses pièces de monnaie.

Quand elle entre dans le building, elle en est à se dire que peut-être un projet de voyage pourrait la tirer de son ennui. Si elle ne sort pas trop tard ce soir...

« A cause du directeur !... » Elle soupire.

Oui, c'est ça, si elle ne sort pas trop tard, elle passera à l'agence.

« Ce serait bien que Jacques adhère à ce projet ! »

Ses talons de bottes résonnent sur les dalles de l'immeuble. Elle monte et serre des mains au hasard, lance des bonjours essoufflés, échange quelques banalités au vestiaire que personne ne mémorise.

Puis elle se plonge dans sa journée ordinaire de règlement des litiges : accidents de la route, accidents domestiques, opérations médicales manquées, suicides, violences conjugales, coups et blessures diverses... Bref, l'insupportable routine avec les insupportables conversations de bureau, et le décompte interminable des heures.

Quelquefois, Chris lève le nez et laisse fuir ses pensées à travers les épaisses fenêtres. Elle soupire, s'étire, et afin d'éviter tout échange avec les autres, se replonge aussitôt dans la poussière des papiers. Elle n'est pas causante.

Une journée qui passera avec une fausse compassion pour les problèmes de Juliette, assise en face d'elle et qui pleure encore un

amour manqué. Une journée morne, aussi grise que le temps dehors. Elle refuse de participer aux préparatifs de la fête pour le directeur qui s'en va...

« Franchement, quelle idée ? Et puis, tant mieux. Qu'il parte ! » Elle hausse les épaules, se replonge dans ses dossiers.

Dix sept heures, enfin. C'est seulement pour faire bonne figure qu'elle suit le mouvement. Au réfectoire, tout est prêt. Les gobelets de plastique, les petits fours... Une sono dans un coin, et le directeur tire de sa poche une feuille de papier en prenant le micro... Chris piétine :

« On avait bien besoin d'un discours ! Moi, je suis pressée » marmonne-t-elle, les dents serrées, tandis que Juliette à côté bat des mains et trépigne. Tous les collègues sont là, se tordant le cou pour mieux voir et entendre monsieur Pringuet qui secoue le micro et tousse. Chris subit la litanie qui plonge le public dans une sorte de sommeil éveillé. Elle lutte pour ne pas entendre. Elle repense à ce regard îlien de ce matin à la boulangerie et elle y a vu la douceur des vagues et la chaleur d'un sable lointain. Mais l'heure approche où il sera trop tard. Son projet de voyage devra attendre demain.

De petits fours en amuse-gueule, de politesses en banalités, de verres d'orangeade en coup d'œil furtifs sur sa montre, le temps s'étire dans une ambiance de fausse joie. A chaque tentative de fuite, elle s'est sentie accrochée par la manche, tirée de nouveau vers les confiseries, les plaisanteries jusqu'à ce qu'enfin, elle enfile discrètement son manteau et se glisse vers la sortie.

« Dix neuf heures, c'est tout fermé maintenant ! » Elle enrage.

En passant devant les grilles de la boulangerie, elle regarde s'écouler une lumière orange sur le trottoir tandis qu'à l'intérieur de la vitrine, le vendeur des îles passe l'éponge.

L'agence de voyage est fermée.

Elle traverse la grande avenue et machinalement, comme elle en a l'habitude, se laisse avaler par le ventre du parking.

Des clameurs montent du plus profond de l'ancre, des cris, des bruits indéfinissables. Chris frissonne. Elle se sent très seule. Il est vrai qu'il est tard. Elle regarde autour d'elle. Personne. Elle descend

lentement l'escalier dans les odeurs d'urine. Puis, tout s'accélère : des cris de plus en plus aigus, des explosions de voix rauques, le bris d'une bouteille projetée contre une voiture... Maintenant elle a peur. Cependant elle continue à descendre d'un pas hésitant. Mais, quand elle arrive à la hauteur du troisième sous-sol, elle a l'impression d'être tombée dans un piège. Elle tente de localiser les clameurs. Et tout à coup, elle sursaute, retenant de justesse un cri. Ses jambes se dérobent sous elle.

« Ils ont des chaînes ! »

Elle vacille contre l'immonde paroi dans les crachats et l'urine, se retient de justesse à la rampe.

Des punks s'agitent entre deux véhicules Pas très loin de la Mercedes. Elle les entend, les devine nombreux. Alors, elle prend son courage à deux mains et passe la tête pour mieux voir, mieux les localiser. Elle attend encore, espérant que des gens viendraient à descendre. Mais rien. Elle sent le trousseau de clés qui glisse à l'intérieur de ses mains moites. Ses bras sont crispés sur son sac. Elle calcule la trajectoire jusqu'à la voiture. En frôlant le mur, elle devrait atteindre la porte « conducteur » sans se faire remarquer. Elle tente une percée et se jette de nouveau contre la paroi.

« Ils sont enragés ! Mon dieu... ! » Son cœur bat à tout rompre.

Un punk cogne un véhicule avec une énorme chaîne. Elle entend voler en éclat un pare-brise. Chris tente de se ressaisir. Faire marche arrière ? Remonter quatre à quatre les trois étages de sous-sol ? Et s'ils surprénaient sa présence ? S'ils sentaient sa peur ? S'ils couraient plus vite qu'elle ?...

« Il faut tout d'abord que je reprenne confiance, que j'arrête de trembler, que je retrouve un peu d'assurance dans les jambes... Allez, je tente ! »

Prenant son courage à deux mains, elle se met à rouler contre le mur, essuyant un peu plus les parois de son manteau, profitant qu'ils sont occupés à fouiller le véhicule cassé. Elle glisse ainsi jusqu'à la Mercedes. Elle rentre la clé dans la serrure, ouvre, et jette son sac à l'arrière. Elle a l'impression qu'elle a fait le plus gros. Mais quand elle fait claquer la portière elle se rend compte qu'elle vient d'attirer le diable. Elle se verrouille et regarde affolée le petit

groupe d'individus fondre dans sa direction en poussant des cris aigus. Elle enclenche la marche arrière.

« J't'en supplie... Allez fonce ma vieille, tant pis... ! »

Et la voiture recule. Elle tremble, pleure.

La troupe diabolique arrive sur elle, bras et jambes écartés. Des gorilles. Dans le rétroviseur, elle voit tourner, sous les pâles lueurs des néons, les clous, les ferrures, les chaînes qui pendent de leurs épaules et de leurs poignets. Ils se rapprochent. Elle se met à hurler.

Les chaînes s'abattent sur le toit de la Mercedes. Elle appuie sur l'accélérateur.

Elle entend un bruit mat de corps heurté par le véhicule. Un visage balafré l'observe les yeux hagards à travers le pare-brise et disparaît au premier tournant. Les autres voyous ont fait le tour pour l'attendre. Elle traverse le groupe sans état d'âme. Leurs chaînes font voler un des rétros. Une bouteille vient s'éclater sur le capot. C'est alors que dans un crissement de pneus, la Mercedes vient d'arracher un hurlement, un cri hors du temps qui restera à jamais gravé dans sa mémoire...

Un cri et un regard...

Quand elle trouve enfin la sortie, elle doit ouvrir la fenêtre, plonger le ticket dans la fente... Elle serre le ticket, a du mal à trouver la fente, regarde affolée l'ancre noire du parking derrière elle.

« Pourvu que j'y arrive ! » Elle pleure, tremble. La terreur sort d'elle par monosyllabes et mono gestes. Si seulement elle avait moins peur ?

Lorsque le portail se soulève pour la laisser passer, elle distingue à l'arrière trois individus qui agitent leurs chaînes et qui courent dans sa direction. Elle appuie sur le champignon. Elle est dehors. Plus rien de grave ne peut arriver même si la rue est déserte et sombre. Elle s'élanche dans l'avenue.

En roulant à vive allure, elle tente de retrouver ses esprits. Elle pense à Jacques qui l'attend. Sur le capot de la Mercedes, les plieuses sont visibles. Elle devine un phare éclaté à l'avant par l'effet que sa lumière produit sur le sol. Son pare-brise arrière est une toile

d'araignée qui scintille mais il tient et tiendra jusqu'au bout avec un peu de chance. Quand elle ose enfin regarder dans le rétroviseur qui lui reste, elle aperçoit un bout de chaîne qui rebondit sur la roue et cogne la carrosserie. Elle pense au cri et au regard sur le pare-brise. Ses jambes sont molles. Elle doit faire un effort pour maintenir l'allure avec l'impression que si elle s'arrête, elle ne pourra pas repartir.

Le chemin de retour lui semble long, irréel. Il y a ce cri et ce regard qui se sont imprégnés dans sa mémoire. Sur la façade de son immeuble, la lumière du salon cligne de l'œil. Elle s'extirpe de la Mercedes avec la lourdeur d'une vieille femme. Elle ne sent plus ses jambes. Comment est-elle arrivée jusque-là ? Elle se le demande. Comment a-t-elle échappé au pire ? Elle se trouve héroïque. Elle ferme le véhicule, part vers l'ascenseur sans se retourner. Elle est toujours terrorisée. L'immeuble est désert à cette heure et qui sait ? Elle a l'impression de vaciller comme si elle était ivre. Elle murmure, appelle son homme d'une voix d'outre tombe « Jacques ! » Elle ne trouve plus ses clés.

Jacques ouvre la porte, reçoit dans ses bras un flot de larmes et de mots en désordre, une odeur nauséabonde et la folie de sa femme. Les punks, les monstres, les chaînes, le cri, le regard sur le pare-brise, la voiture, et encore le bruit des chaînes et les cris, le regard...

« Franchement, tu aurais pu prendre un taxi et on serait aller chercher la voiture demain... » C'est tout ce qu'il trouve à dire sur le moment. Il la caresse, la rassure, l'abreuve de tendresse et d'amour, puis se redresse :

« Va prendre un bain pour te relaxer. Moi, je vais descendre voir les dégâts ! »

« Mais il faut prévenir la police... J'en ai peut-être tué un. »

« Je m'occupe de cela ! Ne crains rien... J'appellerai la police après ! »

Quand Chris plonge enfin dans son bain, le cri lugubre et obsessionnel monte encore en elle. Le regard du balafre l'observe. Ses souvenirs arrivent du plus profond de la terre, lui tordent les entrailles et refusent de sortir de sa mémoire. Le cri de l'homme qu'elle a heurté ? Le cri de l'homme qu'elle a vu rouler par terre...

Lui ? Ou peut-être un autre ? Entre deux sanglots, elle tente de se laisser aller sous les bulles de mousse. Rien n'y fait. Elle tremble toujours. Elle se surprend à crier elle aussi. Elle a encore peur !

« Je l'ai peut-être tué ? » répète-t-elle, tandis que sa poitrine se serre. Et pour se rassurer :

« Ce n'est pas de ma faute, qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ! »

Un regard, un cri ? Elle se bouche les oreilles en vain.

Un instant plus tard, Jacques paraît dans l'encadrement de la porte, blême, terrorisé, incapable de dire un mot. Il vacille, laisse tomber sa tête contre le chambranle puis se précipite au salon, décroche le combiné.

« Je suis bien au commissariat de police ? Il faut que vous veniez voir mon véhicule immédiatement... »

Chris l'entend bafouiller quelques explications :

« Non, ça ne peut pas attendre parce que... »

Il est essoufflé. Ses mots sortent par à-coups...

« Sur le pare choc, il y a une chaîne qui pend... Venez vite, je vous en supplie... ! »

Il halète. Il suffoque...

« Une chaîne, oui... Mais ...»

Il tombe à genoux...

« Il y a une main qui tient la chaîne ! » hurle-t-il tandis qu'il éclate en sanglots, s'effondre et commence à vomir.

Vos Commentaires :

Enuciel : ★★☆☆☆

J'ai bien aimé, c'est gore à souhait.

Lostangel : ★★★★★

Un événement inattendu dans un contexte ordinaire peut parfois faire basculer des vies. Ce que j'apprécie chez vous c'est l'écriture claire et précise qui vous donne la maîtrise du suspense. Il me semble bien n'avoir jamais été déçue par aucun de vos textes et celui-ci est une réussite.

Lou Marcéou : ★★★★★

Voici que la routine journalière est cassée par un évènement hors du commun, mais tout à fait plausible. J'ai souvenir d'un fait divers identique, survenu dans une ville du midi, il y a quelques années. Vous êtes vous inspiré de cette histoire? En tous cas, voila une nouvelle bien troussée, comme je les aime, avec une bonne dose de suspense et de frissons. Tout à fait le genre que je me plais également à écrire. Merci, et bravo pour le bon moment passé en votre compagnie.

Modou : ★★★★★

Cela démarre comme une histoire psychologique bien française, avec les petits soucis dus à l'usure au sein d'un couple puis on entre dans le récit du fait divers qui vous prend aux tripes. Témoignage ou fiction ? Peu importe c'est fort, dur, et la chute fait monter d'un cran le malaise.

ANOUCHKA : ★★★★★

Est-ce la main du diable ? Le suspense est orenant, la fin est horrible. Moi qui avais déjà peur des parkings !!!! Bravo pour la construction et le style.

CHRONIQUE : STEPHEN KING, LE ROI DU POULET

Thomas Labat

Tout le monde connaît Stephen King. Cette phrase d'introduction m'a valu le Prix Pulitzer en 1976 (j'avais trois ans) et les journaux me l'ont beaucoup empruntée depuis. Tout le monde connaît Stephen King, enfin, surtout vous sans doute. C'est vrai, je ne sors pas beaucoup. Vous, les enfants, l'avez peut-être vu au marché des Capucins en train d'acheter une salade moisie -celles qu'il préfère- ou des cigarettes tombées du camion - non ? Un très grand type, grisonnant, blouson de base-ball, le même accent de patates chaudes que les Marines qui débarquent régulièrement sur le Vieux-Port, parfois barbu parfois non ? L'avez pas vu à Noailles ? Et pourquoi pas ? Quand on vend un quintillion d'exemplaires de *Carrie*, trois mégamacromillions de *Shining* (chiffres que j'ai vérifiés personnellement), quand on ne peut même plus faire une séance de dédicaces parce qu'elle se change en troisième guerre mondiale ou en apparition-surprise de Ben Laden pour un dîner à la Maison-Blanche... On peut bien prendre l'avion à Bangor, Maine, pour venir acheter des clopes *dang la cité Phocéenne*. D'ailleurs, au moins, à Marseille, il pourra fumer dans les bars. Malgré l'interdit. C'est ça qui lui plaît bien chez nous, à King. Mais je crois qu'il a arrêté la clope, comme il a arrêté la coke, le sirop pour la toux... Beaucoup disent aussi qu'il a arrêté la littérature, depuis trente ans à peu près. Foutaises. Pour la littérature, hein, le reste, je ne sais pas, puisque que, comme je vous le disais, c'est vous qui le connaissez.

Ah mais non. Souviens-toi l'été dernier. *Tout le monde* le connaît. C'est-à-dire qu'il subit cette malédiction subtile des écrivassiers très très célèbres - on le connaît plus qu'on ne le lit. On le lit déjà pas mal, bien sûr. Mais si vous le connaissez, c'est parce que, peut-être, vous avez vu l'une des adaptations immanquablement fades qu'on tire de ses livres sur le grand ou le petit écran ; c'est parce qu'il figure dans le classement du magazine *Pognon* parmi les plus gros revenus de ces mille dernières années fiscales...

Titres à l'admiration.

Mais qu'est-ce qu'il écrit ? Pourquoi tant de succès ?

Qu'est-ce qu'il a de plus qu' Amélie Nothomb ?

Un bon réseau de distribution ?

Si vous croyez qu'on en sait quelque chose !

Un énorme *talent de conteur*, c'est ce qu'on s'accorde à reconnaître - histoire, pour les universitaires, d'évacuer le sujet. Parce que ça ne suffit pas. Cela dit, c'est on ne peut plus exact - et le régéal, ce sont les préfaces de

King. Tous ses bouquins ont des préfaces, des postfaces, des appendices, des texticules où il se met en scène dans de petits *sketches* souvent drôles. Voilà un moyen malin de garder le contact avec ses lecteurs, faute de dédicaces.

Mais qu'est-ce donc qu'il écrit, de sa grande main velue ?

Peu d'épouvante au fond. Des histoires qui finissent bien (A quelques exceptions près, dont l'un de ses meilleurs livres à mon sens, *Simetierre*), assez peu dérangeantes, bien que censurées souvent et mises au ban des bibliothèques dans son pays de Mormons. Des histoires où n'apparaît parfois pas la queue d'une Créature, pas le moindre frémissement de Poltergeist (la plus chouette étant, de l'avis général, *The Body*). Alors, pour ça son succès ? Caresser la bête dans le sens du poil ?

Faire peur mais pas trop ?

Pas tout à fait.

King a des défauts qui crèvent l'oeil : il est bavard, on a l'impression parfois qu'il ne se relit pas ou plutôt qu'on ne le corrige plus ; quand il se lance dans la *fantasy* pure, il est abominable (je vous déconseille sa saga *The Dark Tower*) ; ses personnages ressemblent trop souvent à des radios à force d'avoir des voix dans la tête ; il a tendance à farcir ses livres d'*objets-monstres* au point qu'on en arrive à un inventaire de grande surface: on cochera une voiture hantée, des camions, un évier (si!), une tondeuse, un ordinateur, des téléphones mobiles, divers jouets d'enfant, bientôt le boulon hanté, la note de service hantée... N'en jetez plus, la décharge est pleine.

Il y a un mot-clef dans ce qui précède. Vous avez dix secondes.

Euh... hantée ? Non, Erwan. Essaie encore. *Divers ?* Rien à en tirer de ce petit. Finira aux Baumettes. Non. Allez. C'est *enfant*.

Encore une fois, on laissera la psychanalyse aux gens sérieux. Arf, arf. Mais King relève lui-même que *les écrivains d'imaginaire, même âgés, ont un regard d'enfant* - et cite Ray Bradbury, Peter Straub, pourrait ajouter Tolkien ou Serge Scotto...

Le fait est que je n'ai trouvé nulle part ailleurs une description aussi fidèle de l'état d'enfance. Ni petits anges, ni hommes en petit... King rend d'une façon incroyablement juste l'univers situé *en-dessous de la ligne de vision des adultes* - monde où, bien sûr, tout peut arriver.

Ah, mais vous en voulez du Freud à moitié prix ? Vous insistez, pas vrai ? ça m'étonne pas de vous, tiens. Forcément du louche là-dedans. Alors ! Quel monstre ultime se cache derrière ses multiples masques dans *ça* (déjà, ce nom !), derrière le clown, le loup-garou, la momie, tout cet attirail - volontaire - de cirque et de culture *pulp*, celle des *EC Comics* que King dévorait quand il était gamin ? Bon, pour le savoir, il faut descendre *dans*

les égouts, suivre les conduits puants et utérins jusqu'au ventre, où la chose se tapit. Beurk. Une araignée. Une de ces grosses, velue, avec beaucoup plus de huit pattes. *L'araignée est un vagin*, même un psychanalyste de six ans et demi vous le dira, avec une foi touchante.

King n'a pas eu de père, encore de l'eau au moulin. Il met en scène beaucoup de femmes dures ou de mères abusives (Regina Cunningham dans *Christine*, Dolorès Claiborne, Margaret White dans *Carrie*, l'inoubliable frappingue Annie Wilkes de *Misery*...)

Ouais. Mais King a été prof d'anglais (c'est-à-dire l'équivalent pour nous de *prof de français*, vous l'aviez compris) ; il connaît les règles et souffre sans doute de ne pas être reconnu comme un plumitif sérieux. D'où l'abondance un peu *too much* de ces métaphores pour divan si *européennes*...

Il a grandi dans les années soixante en Amérique, voilà tout. Années plaquées or, Coca-Colle et *Hula-Hoop*, le fantôme de Gainsbourg chez nous, *Ford Mustang*, *crooners* insouciantes. Le nombre de chansons rock'n'roll de l'époque citées par King est astronomique. Pour les citer d'ailleurs, il en paye les droits très cher, ce qui n'est pas anodin. Il cite aussi Flaubert ! *Tout s'en va, tout passe, l'eau coule, et le coeur oublie*. Comme Ray Bradbury dans *la Foire des Ténèbres*, King retourne sans cesse, sous sa forme d'enfant, dans cette petite ville - le Village du Prisonnier - pour éternellement se convaincre que les sixties *n'existent pas*.

Assez d'analyses fumeuses. Pour faire court et vous donner envie si je peux, King a surtout le génie des personnages, des dialogues, et du *planter de décor*. (En France, on a le *planter de bâton*).

Un exemple ? Les premières lignes de *The Girl Who Loved Tom Gordon* :

The world had teeth and it could bite you with them anytime it wanted. Trisha Mc Farland discovered this when she was nine years old. At ten o'clock on a morning in early June she was sitting in the back seat of her mother's Dodge Caravan, wearing her blue Red Sox batting practice jersey (the one with 36 GORDON on the back) and playing with Mona, her doll. At ten thirty she was lost in the woods.

Je vous goupille une mauvaise traduction :

Le monde avait des dents et pouvait vous mordre quand il le voulait. Trisha McFarland découvrit ça à l'âge de neuf ans. A dix heures d'un matin de juin elle était assise sur le siège arrière de la Dodge Caravan maternelle, portant son maillot bleu des Red Sox (celui avec 36 GORDON écrit dans le dos) et jouant avec Mona, sa poupée. A dix heures et demie elle était perdue dans les bois.

Il en faut du savoir-faire pour commencer un roman comme ça. Et ça

sonne. Et regardez tout ce qu'on apprend en si peu de mots.

Enfin, pour le plaisir, je citerai aussi, dans *ça*, ce passage où perce peut-être la réelle inquiétude, et ce pourquoi les histoires de King ne finissent pas si bien :

...Ils se rapprochaient de ce qui était pour eux le monde réel (quoi que ce fût, et bien qu'il crût n'être plus jamais à même de le considérer comme véritablement réel ; il ne pourrait plus le voir que comme un décor de théâtre soutenu par tout un entrecroisement de câbles et de montants... Des câbles comme les fils d'une toile d'araignée).

Ah ah ah.

OMBRES CHINOISES

Catherine Robert

Face a l'écran trop blanc, des sièges rembourrés
Attendent spectateurs sur leur assise bistré.
Atmosphère d'éther, à l'aura peu sinistre
Baigne un public conquis, aux habits chamarrés.
Installée a l'avant une exquise beauté
S'impatiente bien plus que ses voisins atones,
Pris dans des mornes rets de vies monotones.
Fascinée, elle attend ; le film a débuté.
Quand apparaît enfin ce générique aimé,
Tout s'efface alentour et la transe commence
Pour la belle en oubli d'hier en récurrence,
Images, déjà-vus, disparus, consumés.
Sur la toile en blancheur, viennent étranges ombres,
Chinoises nous dit-on, mais riches en rendus,
Pouvant interpellé, en suite de fondus,
La voyeuse à l'avant, perdues dans les sombres.
S'articule un récit, amour et drame unis,
Avec fuite en destin pour seule option finale,
Où maîtresse est la mort, amante virginale
De deux coeurs éperdus, de passions, lien béni.
Témoin privilégié, l'invitée s'enfoncé
Dans le conte exposé pour ses yeux dévoreurs.
Souvenirs en commun, signes avant-coureurs
De la révélation, l'attendue réponse.
Au mot fin arrivé la foule rassasiée
Quitte un lieu sitôt vain, dans un demi-jour frais
Ou jaillissent, diffus, d'insaisissables rais,
Derniers feux du soleil pour sa vue extasiée.
Dans le silence ami, elle est toujours en place,
Attendant un écho, cette voix qui surgit,
Qui se révèle enfin, l'aveu qui assagit,
Dévoilant le secret, connu, mais qu'elle efface.
Mais il est bien trop tard, l'ombre de l'écran sort,
S'avance vers l'amant qui sans bouger patiente,
Conscient de son fatum ; c'est la fin de l'attente.
Une âme pour les deux, chacune même sort.
Maintenant, elle sait son histoire passée
Qui fut sur un écran contée et ressassée.

Vos commentaires :

André Royan : ★★★★★

Je vous avoue Madame que moi non plus je n'ai rien compris. Je lirai avec attention une autre de vos oeuvres car il ne faut point juger sur la première apparence. Bien à vous.

R : J'ai voulu tenter ici quelque chose que je n'avais pas encore essayé, un récit en vers. Il me semble bien évident que je n'ai pas réussi à y mettre le sens que je voulais y mettre. Mais ce n'est pas grave, il est amusant de s'essayer à de nouvelles choses.

Florence-Isabelle : ★★★★★

J'ai éprouvé beaucoup de difficultés à capter le sens de ce texte. Après lectures des commentaires précédents, ça me paraît un peu plus clair mais cette "obscurité" m'empêche d'adhérer totalement au poème qui pourtant affiche une bonne construction. Au plaisir de vous lire encore; amitiés

R : Merci pour ta lecture Flo. Bon, j'ai plus qu'à reprendre ce texte.

Elisa : ★★★★★

Honnêtement je n'ai pas compris de quoi vous parliez. J'ai lu vos réponses aux autres avis et le sens s'éclaire mais j'aurais aimé saisir de moi-même. L'ensemble est cependant construit et donne une impression de mystère.

R : Je suis d'accord. Je compte le reprendre pour le rendre plus abordable même si ce n'est pas évident. Merci pour la lecture Elisa.

Guy le Clerc Johanny : ★★★★★

Bravo Catherine, le temps m'étant compté dans mon lieu de repos, je passe sur les vers et le nombre les pieds car les miens sont au vert mais ma tête au repos pense avec conviction que ce poème ci est plein de poésie et plein de réflexions et me voici comblé

R : Merci Guy de votre lecture. Pour les vers et le nombre de pieds, sauf erreur de ma part, tout doit être correct, j'ai vérifié plusieurs fois.

Lostangel : ★★★★★

Pour le sens, je ne suis pas sûre. Je vois un triple parallèle : celui de la jeunesse et de la vieillesse, celui de la fiction et de la réalité, celui du moi et de l'ego. J'hésite sur le secret, peut-être simplement la révélation de son destin.

R : Merci Lostangel de ta lecture. En fait, je crois que j'ai un peu raté mon coup pour le sens que je voulais donner à ce poème. Je ne cherchais pas à donner un sens profond, mais simplement à raconter une histoire de fantôme, l'ombre étant ce fantôme qui vient chercher sa propriétaire qui ne sait pas qu'elle est morte. Je vais retravailler le tout pour essayer de coller plus près de ce que je veux comme résultat final.

TENIR

Anita Berchenko

Tenir... Tenir quelques heures, quelques semaines, quelques années ? Ouvrir encore les yeux sur une aube discrète, presque gênée de déranger un sommeil paisible. Ouvrir les yeux et doucement se lever, lentement, sans forcer le sort. Se lever et aussitôt, sans jamais déroger à ce premier rite, relever les volets roulants et surprendre le jour. Guetter aux carreaux les traces encore échevelées de l'aurore timide, de légers reflets roses sur les nuées balayées par le vent, une clarté vivace entre les branches du cerisier, un éclat d'or aux ailes des corbeaux. Respirer alors avec application, sans laisser trop d'air entrer dans les poumons, juste assez pour sentir encore et encore tous les parfums autour de soi. Respirer doucement et s'émerveiller de tous ces objets immobiles et immuables qui peuplent les pièces comme une colonie de vieux pensionnaires de maison de retraite. Aimer toutes ces choses que jadis on avait détestées, ces choses si routinières qui nous emprisonnaient plus sûrement qu'une forêt de barreaux. Dépasser enfin la haine qu'on avait voulu tenace, et aimer sans plus de rancune, d'un amour entier comme on aimerait en rêve un amant de passage. Toucher du bout des doigts le fauteuil alangui et la table sereine, d'une caresse légère de peur de les effrayer par un trop-plein de sentiments. Aimer même la pendule aux lenteurs tellement exaspérantes autrefois, et chercher dans sa mémoire des marques sans l'ombre des aiguilles. Se lancer malgré tout dans des projets lointains, comme des rêves ébauchés qui ne se réaliseront jamais mais qui tiennent compagnie aux longues heures d'insomnie. Jouir comme jamais du rythme régulier des journées, de l'horaire intransigeant des épisodes successifs d'émissions télévisées insipides mais rassurantes, respecter scrupuleusement l'heure du boulanger, du boucher, parce qu'à présent seules ces maigres contraintes donnent un sens à la marche du temps.

Parfois aussi, mais rarement, comme en secret, rester quelques minutes sur le vieux fauteuil usé, les mains posées bien à plat sur les cuisses, la tête un peu penchée sur l'épaule, les yeux perdus vers

le passé et ne rien faire, juste respirer doucement l'odeur de solitude dont est empreinte chaque parcelle de la maison.

Et puis très vite se ressaisir, prendre un tricot, un magazine, un mot croisé inachevé et se jeter a corps perdu dans cette activité, dans cette utilité qu'il faut a tout prix conserver, entretenir, comme un feu dont on protège amoureusement les tisons pour le voir se rallumer au petit jour. Se dire qu'on peut encore commencer le gros livre rangé dans la bibliothèque pleine à craquer d'histoires qui se jouent et se déjouent sans cesse, ce roman qu'on avait délaissé à une époque lointaine déjà, et qu'on peut aujourd'hui tirer de sa prison de planches. Oser regarder au jardin le lent travail des saisons, la fin des feuilles mortes et les timides bourgeons sur les branches du cerisier. Oser regarder ce début de printemps, en décoder les signes sans penser déjà à l'été. Ne pas aller trop vite, apprendre à se contenter des frêles rayons du soleil sur les cheveux blancs et drus de la pelouse et les recevoir comme un cadeau du temps.

Apprendre... Encore et toujours, et se gorger de l'atmosphère précieuse de l'après-midi, de cet instant d'immobilisme juste avant l'heure du thé, pendant lequel on se prépare en silence au plaisir qui va venir. En savourer les prémisses, être encore capable d'en faire une sorte de cérémonie ou l'on peut officier en maître incontesté.

Se griser à l'avance du contact soyeux de la tasse fine et si lisse, de la couleur de miel du liquide parfumé, de la musique cristalline de la cuiller d'argent contre la porcelaine. Réfléchir avec application au nombre et au choix des gâteaux qu'on servira avec le breuvage sacré, même si on n'a personne avec qui les partager, et ne pas laisser les idées se bousculer entre elles. Retarder au possible l'heure de passer à l'acte car alors l'action efface un peu le plaisir, démystifie l'image mentale qui exacerbait les sens.

Mais quand bien même... finir par lentement verser l'eau fumante sur les feuilles noires et sèches et humer enfin la subtile fragrance qui affole encore, après tant et tant d'années, les papilles en attente. Porter à sa bouche le bol odorant comme un calice venant du fond des âges et se sentir portée par le liquide magique dont la chaleur descend doucement au mitan de l'âme.

Accepter la mollesse qui peu à peu s'infiltré dans les membres et ne pas chercher à trop vite bouger. Laisser les gouttes ambrées se répandre dans le corps pour porter le divin message et se tenir coi le temps des pérégrinations. Puis guetter dans le ciel les premiers signes du soir, une infime trace orange sur l'ourlet d'un nuage, une clarté diaphane entre les bras tordus du vieil arbre, un éclat d'or sur les ailes étendues des corbeaux. Respirer alors un tout petit peu plus fort, écouter le rythme légèrement plus rapide de son sang, et s'emplir à nouveau les yeux des choses immobiles qu'on accepte à présent, comme des vieux compagnons qu'on n'a pas eu la force de chasser. S'en emplir les yeux à presque s'en éclater le cœur, dans une boulimie brusque envers ces objets insignifiants mais dont on ne peut se passer.

S'activer encore a des riens inutiles qui font reculer les angoisses et avancer les heures. S'activer en guettant aux carreaux les traces rouges dans le ciel, s'activer par habitude ou pour conjurer encore une fois le temps pourtant inexorable. L'espace d'une seconde se laisser sombrer dans le brasier incandescent allumé au-dessus du cerisier puis, comme un marin dans la tempête, se raccrocher à la bouée lancée par le téléviseur allumé depuis le matin. Se résigner alors, reprendre sa place dans le vieux fauteuil usé, poser ses mains bien à plat sur ses cuisses et scruter le monde sur l'écran. Se résigner et se sentir en paix, protégée, à l'abri dans le giron des heures qui se sont écoulées doucement en signe d'un respect poli. Se dire en silence qu'on a eu de la chance, qu'on a traversé la journée sans encombre et sans heurt, et attendre la nuit avec sérénité. Avec ancrée en soi la conviction d'être prêt, prêt à fermer les yeux, à se laisser glisser très doucement entre deux mondes. Ne plus chercher à se débattre ni à lutter contre d'anciens démons auxquels on s'était alliée pour chasser le sommeil. Ne pas forcer le sort et retarder l'instant, juste se laisser glisser en savourant chaque seconde de cette lente descente. Fermer les yeux sur une ultime pensée, une question sans cesse renouvelée : verrai-je encore un autre matin ?

Vos Commentaires :

ANOUCHKA : ★★★★★

Magnifique description des sensations et des penchants de l'âme

Morgan CREEK : ★★★★★★

second texte que je lis de vous, là je pense que l'on vous retrouve pleinement...thèmes d'actualité, on dirait presque que vous les avez vécus. Texte aux accents poétiques. Il règne un esprit de désillusion, de résignation, auquel le lecteur finit par être charmé et succombe à la fois. Voilà je pense que là vous êtes à votre véritable niveau. Bravo

Alain BASTIN : ★★★★★★

Très émouvant. Quelle détresse et quelle beauté, mais surtout quelle justesse de ton! bravo. Amitiés.

R : Merci beaucoup Amitiés

Joël Michalik : ★★★★★★

Vous semblez aussi à l'aise dans la description du monde intérieur que dans celle du monde extérieur. Et tout ça avec infiniment de poésie. C'est le genre que j'aime. Rien à redire, à moins d'ergoter sur l'un ou l'autre détail. Encore!

Florence-Isabelle : ★★★★★★

Très beau texte, comme un long poème en prose plein d'émotion et de sensibilité. J'aime beaucoup le choix du vocabulaire, on sent une véritable recherche. On regarde un tableau.(Pour info, lorsqu'on télécharge le texte au lieu de l'afficher tous les signes cabalistiques disparaissent). Très beau moment de littérature.

R : Merci de votre commentaire, cela fait plaisir !

UN PONT HORS DU TEMPS

Joël Michalik

Un conte du futur, en quête du présent.

Ce soir-là, comme il faisait beau et doux, Iz et moi avons décidé de laisser là nos tâches vespérales et de descendre à pied au pré de la rivière, pour écouter les derniers cantiques des cigales et regarder les étoiles.

Pour y arriver, il faut suivre le petit chemin de terre et d'herbe qui déroule ses rubans intemporels et parfumés jusqu'au fond de notre petite vallée. D'innombrables générations de bergers et de brebis en ont tracé les courbes. A l'époque de la transhumance, quand les troupeaux rejoignent les prairies d'altitude plus fraîches et encore vertes, les digitales s'y mettent au garde-à-vous pour saluer respectueusement le passage des acteurs de cette pratique multimillénaire ; les clochettes des campanules répondent alors silencieusement aux clarines des brebis, que des cohortes de mouches escortent, tels de joyeux badauds accompagnant la procession sacrée d'une fête villageoise. Des murets de pierre sèche, témoins d'une architecture d'un autre âge, soutiennent encore ces chemins et délimitent des terrasses autrefois dédiées à la culture des oliviers ou à de maigres potagers. Souvent, ils sont bousculés par les hardes de sangliers, ou emportés par le ruissellement des eaux en période d'orages, mais il n'y a plus personne pour les relever.

Aujourd'hui la forêt a repris ses droits, insensible aux siècles de labeur qui ont été nécessaires à la domestication par l'homme de ces lieux difficiles à cultiver.

Arpenter ces méandres forestiers, tous les sens aux aguets, a toujours été pour moi une manière irremplaçable de me ressourcer. Quand Iz m'accompagne, je prends sa main dans la mienne. Elles se connaissent par coeur, nos mains, pour avoir si souvent partagé les peurs et les plaisirs. Immanquablement, je remercie alors le ciel de nous avoir permis de conserver, après autant d'années, un amour intact et réciproque.

Au milieu du gué de pierres, nous nous sommes arrêtés. En passant mon bras autour de ses épaules, je l'ai doucement rapprochée de moi jusqu'à ce que le contact nous soit tendre. Nous avons fait face au courant, puis fermé les yeux. Il n'y avait presque plus que le chant furieux de l'eau qui saute au-dessus des rochers arrondis et lisses. En aval par contre, le lit s'élargit et l'onde peut s'y reposer, avant de reprendre un peu plus loin sa course impétueuse vers le fleuve, loin, très loin. Dans l'odeur de la nuit qui descend sur le petit bois de chênes verts, la plainte du merle saluait le coucher de notre belle étoile jaune et la grive musicienne lui répondait parfois par petites strophes répétées.

Soudain, une idée s'imposa à moi. En remontant à gauche, et en traversant la pinède, on arriverait rapidement au vieux pont. Il y avait très longtemps que nous n'étions plus venus là observer les chauves-souris chasser les moustiques au ras de l'eau. Je fis demi-tour en tirant Iz par la main. Elle aimait les surprises et son visage s'illumina.

Un pont comme celui-là on en trouve beaucoup dans les Cévennes, et pourtant, je ne peux dire pourquoi, celui-ci provoque en moi une émotion particulière, faite d'admiration et de l'estime que l'on voue aux personnes sages, sereines et de qui émane une force tranquille, une aura un peu mystérieuse parfois. Il surplombe la rivière du haut de ses six mètres environ et trois piliers en assurent l'assise. Sur la rive droite, la pente est très forte et à cet endroit précis l'érosion a creusé un à-pic tout à fait vertical. Le premier pilier est ainsi collé à la paroi rocheuse. Le second, très imposant, se trouve au milieu de l'eau, bien installé sur un énorme rocher plat. Le troisième ancre sa fondation au pied de la pente de la rive gauche et on peut encore voir que l'espace qui l'en sépare avait autrefois été comblé pour éviter la construction d'une arche supplémentaire. Entre ces trois piliers, il ne subsiste des deux arches d'origine qu'une mince couche de pierres, autant dire rien ! C'est la magie du savoir-faire des anciens qui les maintiennent, malgré les assauts mille fois renouvelés des orages cévenols et l'indifférence des hommes pour le patrimoine architectural local.

Avancer sur cette menue couche de pierres avait toujours représenté pour moi une aventure assez périlleuse, mon esprit cartésien refusant d'accepter qu'une structure à l'apparence aussi fragile puisse supporter le poids de nos deux personnes, aussi légères fussent-elles. A certains endroits, on pouvait même apercevoir les reflets de l'eau à travers la voûte. Depuis que je m'y étais risqué une première fois, en suivant Iz qui affichait un large sourire d'enfant, déterminée à rejoindre l'autre berge par cette voie presque aérienne, je devais me rendre à l'évidence : mes craintes n'étaient pas fondées ! La "magie" tenait ses promesses !

Alors, selon un rituel qui s'était établi malgré nous - malgré moi - me devançant d'un pas Iz me prenait la main, qu'elle élevait à hauteur de nos visages, et j'avancais prudemment, comme à tâtons, les pieds frôlant la surface des pierres par crainte de perdre l'équilibre en les levant trop haut. Mon coeur s'accélérait, sans que je sache vraiment s'il exprimait une anxiété de funambule ou l'émotion d'un danseur engagé dans un drôle de menuet. A chaque fois, je proposais invariablement que notre halte se fasse à l'aplomb du pilier central, endroit qui me paraissait beaucoup plus sûr car, après tout il fallait bien qu'un jour elles s'écroulent, ces arches... Ne dit-on pas que le temps vient à bout de tout, ou presque ?

Les chauves-souris étaient déjà là et nous nous assîmes afin de mieux les observer, bien calés dans les antiques moellons de grès. La pénombre qui s'imposait peu à peu donnait à ces volatiles un aspect vaguement inquiétant qui nous amusait. Bizarrement, elles semblaient ce soir moins craintives et à plusieurs reprises vinrent à passer à quelques centimètres de nos visages. Vraiment, cette soirée était exceptionnelle. De temps à autre, nous nous regardions en souriant. Je lui glissai doucement à l'oreille :

- C'est le genre d'instant que je voudrais ne jamais voir finir.
- Moi aussi, Zo chéri, je voudrais que ça ne s'arrête pas, me répondit-elle.

Et c'est à cet instant précis que le Temps s'est arrêté... et qu'il est venu s'asseoir, par terre, tout à côté de nous ! Jamais encore nous n'avions vu le Temps se comporter de cette manière. Comment vous dire ? Comment décrire ce qui se produisait devant nous, et

en nous, à ce moment ? Parler de surprise ou d'étonnement serait bien loin de la réalité ; il s'agissait tout simplement d'un fait qui dépasse l'imagination. Pas un rêve, non, un fait... puisque le Temps était là, assis en notre compagnie ! Jamais encore, c'est vrai, nous ne l'avions considéré de cette manière, mais nous savions que c'était lui.

Sans voix, hébété, je le fixais du regard, ne sachant quelle attitude adopter. Iz aussi semblait abasourdie, bien qu'un sourire émerveillé ne la quittait pas. La gorge nouée par l'émotion mais désireux de comprendre ce qui se passait, je me risquai timidement à poser une question. Il fallait que je sache.

— Euh, je ne sais pas trop quoi dire... ni comment, mais... est-ce que ça vous arrive souvent de vous arrêter comme ça ?

Le Temps mit un petit moment avant de répondre.

— Pas souvent, tu devrais le savoir, puisque c'est la première fois que tu vois ça.

Cette réponse me sembla pourvue d'une logique sans faille.

— Mais alors pourquoi maintenant ?

— Tu sais, pour moi, c'est toujours maintenant. Hier, tout à l'heure, demain, dans un an ou un siècle, pour moi c'est pareil.

— Ah bon ? répliquai-je sur un ton grandement dubitatif.

Iz lança à son tour :

— Oui, qu'est-ce qui t'as décidé à t'arrêter ? Et pourquoi ici ?

Après de longues secondes, il s'expliqua :

— C'est vous qui avez décidé, pas moi. Ce qui répond d'un seul coup aux deux questions.

En effet, me dis-je, nous l'avions ardemment souhaité tous les deux.

Il continua :

— Mais j'avoue que ça me fait beaucoup de bien. Avec la vie que vous menez tous ici bas, je n'arrête pas de courir et même de courir de plus en plus, et de plus en plus vite.

Beaucoup voudraient que je m'étire indéfiniment, ce qui m'est impossible, mais par contre peu de gens savent que je peux m'arrêter. Ils n'imaginent même pas que ça puisse se faire... Alors quand deux personnes aussi sincères que vous émettent un souhait

aussi puissant, je n'hésite pas... Mais à vrai dire je n'ai pas le choix, et en même temps je ne demande que ça.

Cette conversation était vraiment plus que singulière. Iz se rapprocha de moi et posa sa tête sur mon épaule.

— Zo, dit-elle, tu as vu là, les lucioles ?

En effet, à quelques mètres de nous, dans le pré, un ballet de minuscules lanternes égayait les hautes herbes. L'ambiance, les choses – je devrais peut-être dire les êtres – étaient très différents depuis quelques minutes, et tout me semblait soudain extraordinairement vivant et présent, plus "réel". D'ailleurs, flottant un peu plus haut, la Lune, pleine et légèrement vanille, nous regardait affectueusement, sans que ça me paraisse particulièrement surnaturel. Je l'observai à mon tour et je savais qu'elle appréciait, bien qu'elle n'ait aucun moyen de me le faire savoir.

Je me tournai vers le Temps pour voir s'il était toujours là et, comme s'il avait deviné mes pensées, il me dit :

— Dès que je m'arrête, je n'existe plus, et pourtant je suis toujours là !

— Dis-moi ce qui se passe, s'il-te-plaît, je suis sur le point de péter un câble !

— Écoute-moi bien – bien que je sache que cela ne te servira à rien. Quand on se déplace dans l'espace, on se déplace également dans le temps. Ça "prend du temps", si tu veux. Il est impossible de se déplacer d'un point à un autre sans que ça "prenne du temps".

— Oui ça me paraît facile à comprendre.

— A l'inverse, il n'est pas possible non plus de se déplacer dans le temps sans se déplacer dans l'espace.

— Ah là pardon. Je ne te suis pas. Je peux tout à fait rester sur place, sans me déplacer, alors que le temps continue de s'écouler, non ?

— Il te semble que tu ne te déplaces pas, que ce n'est qu'une impression. Même si ton corps reste sur place certaines parties bougent. Ton bras peut s'étendre, tes cheveux voler au vent, ta cage thoracique se dilater quand tu respires, ton coeur battre, etc. Ce sont bel et bien des "déplacements", mais ils ne concernent qu'une partie de toi.

Il s'arrêta un moment et reprit :

— Et puis, la planète sur laquelle tu te trouves se déplace elle aussi, que tu le veuilles ou non.

— En effet...

— Pour mieux comprendre encore, imagine que l'univers entier, et donc tout ce qu'il contient, s'immobilise... Le temps n'existerait plus. L'espace et le temps sont bien indissociables. On pourrait même dire qu'il s'agit de la même chose. Si les humains utilisent deux mots différents, c'est parce qu'ils n'en ont pas conscience. Enfin pas tous, pas encore...

— Je n'avais jamais envisagé les choses de cette façon... C'est plutôt déroutant. Mais alors... Si, quand le temps s'arrête, il n'existe plus, que devient l'espace pendant ce "temps"-là ?

— Comme le temps, il n'existe plus non plus... mais il est toujours là ! C'est comme ça dans l'ici et maintenant.

— Je ne comprends pas. S'il n'y a plus d'espace, alors je me trouve où, moi, dans ce cas-là ?

— C'est normal que tu ne comprennes pas, car il n'y a rien à comprendre. C'est comme ça ! Fais comme Iz, qui regarde les lucioles. Sans essayer de comprendre elle a compris – car il y a comprendre et comprendre. La seule chose qui l'intéresse, c'est que je me sois arrêté et elle en profite.

— Décidément, ça me dépasse...

— Si cette petite conversation te dépasse, alors, abandonne...-toi !

Abandonner !? M'abandonner ? Un peu décontenancé, je décidai de suivre son conseil, de ne pas me prendre la tête et d'oublier un peu ces réflexions philosophiques. Je levai les yeux vers le spectacle champêtre qui se déroulait à quelques mètres de nous et rejoignit ainsi le regard de Iz.

Bizarrement, je la voyais au milieu de ces insectes alors qu'elle était toujours à côté de moi, et j'avais moi-même l'impression d'y être. C'était un peu comme si j'étais à la fois elle et moi, et aussi dans la peau des lucioles. Je comprenais, je "savais" maintenant que, si minuscules soient-elles, elles étaient des êtres à part entière, animés de leur propre vie et dotés de leur propre conscience. Je réalisai ainsi la portée des paroles du Temps. S'étant arrêté, il n'existait plus... et donc l'espace non plus, ce qui pouvait expliquer

cette impression de me trouver à deux endroits en même temps, et aussi ce sentiment de percevoir l'autre de l'intérieur. Seul le présent était là. Rien d'autre ne comptait. Rien d'autre n'existait. Il n'y avait plus aucune référence au passé ni au futur.

Combien de temps cela a-t-il duré ? Et pourquoi cela s'est-il arrêté? Pourquoi cet "arrêt du temps" s'est-il arrêté ? Nous avons lentement, sans nous en rendre compte, réintégré notre réalité habituelle, sur le pont ; à cette différence près que nous n'étions plus en mesure d'affirmer qu'il s'agissait vraiment de la réalité... à moins qu'il n'y en ait plusieurs.

Entre-temps, le Temps s'était levé, ainsi que le vent, et avait repris son cours.

— Crois-tu qu'on ait rêvé, Iz ?

— Non je ne crois pas, Zo, répondit-elle en suivant des yeux deux lucioles qui tournoyaient autour de nos têtes rapprochées.

Nous nous levâmes pour rentrer et je me mis alors à penser à mon adolescence, il y a plus de quatre cents ans maintenant : ma rencontre avec Iz ; nos vœux réciproques quelques années plus tard ; la naissance de notre enfant, unique comme le prévoyait la loi de régulation démographique ; puis ma thèse sur les raisons réelles qui avaient poussé les humains de la fin du deuxième millénaire à piller la planète de ses ressources essentielles ; et finalement, beaucoup plus récemment, mes premiers voyages à bord du Time-Invader 16, un vaisseau chronospacial de la cinquième génération.

Je me demandais quel sens pouvait encore avoir tout ça aujourd'hui... Et aussi le sens que cela devait avoir, il y a plus d'un millénaire, quand les hommes n'avaient pas encore découvert le secret de l'éternelle jeunesse, ce fameux "élixir de jouvence" qui permettait à notre enveloppe charnelle de résister aux offensives de la vieillesse, sans toutefois la préserver de la maladie ni de la malveillance de ses semblables.

Quittant mes rêveries, j'appuyai légèrement sur le commutateur sensitif de mon médaillon télé transporteur, englobai Iz dans l'aura plasmique qu'il venait de densifier et nous glissâmes, lentement, jusqu'à la maison. Je n'avais pas envie de rentrer à pied. Un accident est si vite arrivé.

Vos commentaires :

the butler : ★★★★★

Idee originale du Temps qui s'arrête et s'assoit parmi nous pour distribuer sa sagesse. S'il avait pu le lire, Einstein aurait sûrement commenté ce texte avec force détails. C'est bien rythmé, bien pensé et j'apprécie le clin d'oeil final en date de juillet 09.

R : Merci beaucoup. Avoir Einstein parmi les lecteurs de ce conte m'aurait sûrement beaucoup plu. Les commentaires d'une personne ayant tellement fait pour changer la vision du monde n'auraient pu être qu'intéressants. Enfin je crois... Mais tout est relatif, n'est-ce-pas?

Yves L. : ★★★★★

Cher Joël, Je n'avais jusqu'alors fait que lire vos interventions sur le Forum... Et là!! Quel réel plaisir de découvrir ce premier texte pour moi. Un vrai régal! La première partie est tout simplement magnifique, une très belle écriture, très poétique (j'y suis d'autant + sensible que j'en suis incapable!). Ensuite, l'idée est très originale, ce dialogue avec le temps, amené en toute simplicité tout en soulevant de vraies questions philosophiques tient toutes ses promesses ! Merci Bcp. Ce texte m'incite à aller découvrir vos autres publications mais pas ce soir... Car si le temps s'est arrêté pendant ma lecture, il a repris depuis que j'écris ces lignes et il est bientôt 3 heures du matin!... Bien à vous et merci.

R : Cher Yves, c'est moi qui vous remercie pour m'avoir fait part de votre enthousiasme avec tant de chaleur, qui me réchauffe aussi bien le coeur que la main, celle qui tient la plume.

A PROPOS DE CE RECUEIL

Ce recueil est publié par www.Nouvelles.com.

Il est diffusé en version papier et électronique auprès de l'ensemble de la communauté Nouvelles.com (Plus de 26.000 membres).

Vous pouvez diffuser ce recueil librement.

Pour publier ou pour communiquer dans ces pages, contactez-nous sur 'contact@nouvelles.com'

A bientôt !

L'équipe Nouvelles.com

SOLUTION DU MODOKU

L	T	I	S	V	N	U	E	R
U	N	R	T	I	E	L	V	S
V	S	E	U	R	L	N	T	I
R	I	L	V	U	T	S	N	E
S	E	N	R	L	I	V	U	T
T	V	U	N	E	S	I	R	L
I	L	V	E	N	R	T	S	U
N	R	S	I	T	U	E	L	V
E	U	T	L	S	V	R	I	N

www.Nouvelles.com

Nouvelles n°12
Juillet 2009

Le Rêve Américain

Florence-Isabelle

La Main du Diable

KBochard

Ombres Chinoises

Catherine Robert

Tenir

Anita Berchenko

Un Pont Hors du Temps

Joël Michalik

Pour recevoir ce recueil en version papier :

www.nouvelles.com/sabonner.php